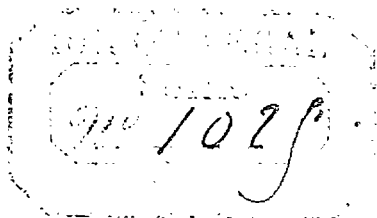


VILLEMER-DELORMEL



LES CHANSONS
d'Alsace-Lorraine



PARIS

L. BATHLOT
ÉDITEUR DE MUSIQUE
Rue de l'Échiquier, 39.

MARPON & FLAMMARION
ÉDITEURS
26, rue Racine (près l'Odéon).

*La musique de toutes ces Chansons se trouve chez l'Éditeur,
39, rue de l'Échiquier.*

À Mademoiselle AMIATI,

À Monsieur Paul RENARD,

Ce livre est dédié

VILLEMER-DELORMEL.



PRÉFACE



C'ÉTAIT en 1874. Gambetta m'avait fait la surprise de venir me voir à Bruxelles. Nous partîmes, avec Spuller, pour la Hollande, qu'aucun de nous trois ne connaissait.

Ah! quelles joyeuses vacances! et quel gai compagnon c'était que Gambetta échappé pour quelques jours de la politique! Échappé

tout à fait ? Non, car, dans nos longs entretiens, il nous disait ses espérances, ses vues d'avenir, ses desseins pour faire la France grande et la République forte. Chers et poignants souvenirs ! Ceux-là seuls devant qui Gambetta ouvrait toute son âme, ceux-là ont mesuré ce qu'il y avait en lui de sincérité, de foi démocratique, d'absolu désintéressement. On ne pouvait vivre de son intimité sans être pris dans le rayonnement de cette flamme qui ne brûlait que pour la France et pour la République. Quels discours pour nous deux seuls, Spuller et moi, pendant ces quinze jours passés dans cette lumineuse Hollande ! Gambetta a été le plus grand des orateurs intimes. Nous passions de longues heures dans les musées. Je l'entends encore, à Amsterdam, devant la *Sortie des Arquebusiers*, de Rembrandt. C'était la plus éblouissante des impro-

visations. Que n'étais-tu là, ami Paul Detot, avec ton crayon de sténographe ?

Un soir, à Amsterdam, ne sachant que faire de notre soirée, nous étions entrés dans un café-concert. Public de bons bourgeois, buvant leur bock et fumant paisiblement. Concert cosmopolite, où se succédaient des chanteuses anglaises, allemandes, françaises. C'était, en somme, assez médiocre. Nous allions nous en aller, d'autant qu'on commençait à nous regarder et qu'il nous semblait que Gambetta avait été reconnu. Nous nous levions, lorsqu'une jeune femme entra en scène. Elle avait une robe noire avec une écharpe tricolore. Elle commença une chanson dont le refrain, depuis ce jour, m'est souvent revenu :

Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

Elle chantait sans grande voix, sans beau-

coup d'art, mais d'un ton sincère et ému. Après chaque couplet, c'était dans la salle des tonnerres d'applaudissements. On nous avait bien dit que les Hollandais aiment la France. Ils applaudissaient la chanson alsacienne, les yeux tournés vers nous; on avait reconnu Gambetta. Puis, l'orchestre joua la *Marseillaise*. Quand nous sortîmes, toutes les têtes se découvrirent devant Gambetta. La Hollande saluait en lui la France vaincue. Dans la rue, nous n'échangeâmes pas une parole, nous avions le cœur serré. C'est une des plus fortes émotions que j'aie jamais ressenties.

La chanson qui soulevait des bravos au café-concert d'Amsterdam, c'est celle qui ouvre ce volume, c'est le *Maître d'Ecole alsacien*. Aussi, je paye une dette en présentant au public qui lit ces couplets déjà connus du public qui écoute chanter.

Les *Chansons d'Alsace-Lorraine* ont été, pour la plupart, créées, au concert de l'El-dorado, par une artiste à l'accent profond et passionné, qui a su en rendre admirablement le caractère; elles auront, je l'espère, dans le livre, le même succès. Les parnassiens, les maîtres de la rime, auront, sans doute, quelque dédain pour ces chansons venues de jet, où ils ne trouveront ni la recherche du style ni l'arrangement parfait des mots. Pour ces raffinés, il n'y a pas de poète sans la forme impeccable. Il lui faut de plus l'indifférence et l'impassibilité. MM. Villemer et Delormel ne sont ni impassibles ni indifférents, et leur note émue est aussi de la poésie, de la bonne et franche poésie populaire. C'est d'une veine bien française.

Les *Chansons d'Alsace-Lorraine* iront loin; elles pénétreront là-bas dans les provinces

perdues, et elles diront à ces Français exilés dans leur patrie que nous n'avons pas oublié, que nous nous souvenons, que nous espérons !

A. RANC.





Le Maître d'école Alsacien



C'EST dans une école d'Alsace,
Où le soleil de ses rayons
Illumine toute la classe
Des fillettes et des garçons ;
C'est l'heure où l'on apprend à lire,
Tous les enfants taisent leurs voix,
Car le vieux maître vient de dire,
Parlant la langue d'autrefois :

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits ;
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

Le maître, en parlant de la France,
Avait des larmes dans les yeux ;
Sa voix enseignait l'espérance
Aux orphelins silencieux.
Il leur disait : Dans vos prières,
Le soir, quand vous joindrez les mains,
Parlez la langue de vos pères,
Qui sont tombés sur nos chemins.

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits :
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

Enfants, vous qu'a frappés la guerre,
Souvenez-vous de nos malheurs,
Et que la nouvelle frontière
N'existe jamais pour vos cœurs.
Les yeux tournés vers la Patrie,
Grandissez, l'heure sonnera
Où son âme aujourd'hui meurtrie
Vers elle vous rappellera.

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits ;
Un jour la langue du pays
Nous la parlerons dans l'Alsace.



La Première Leçon d'allemand



LE vieux maître disait : Adieu
A tous les enfants de la classe.
Chaque petit pleurait un peu
En le voyant quitter sa place.
Pour la France il allait partir,
Il était en habits de fête,
Ses yeux ne pouvaient retenir
Une grosse larme muette :

— Adieu, lui disait chaque enfant,
La France reste notre mère,
Nos lèvres, malgré la frontière,
N'apprendront jamais l'allemand !

Il était depuis cinquante ans
Maître d'école du village;
On l'eût pris, à ses cheveux blancs,
Pour un patriarche en voyage.
Il ne devait plus revenir,
C'était sa dernière journée,
Un étranger allait venir
Prendre sa place abandonnée :

— Adieu, lui disait chaque enfant,
La France reste notre mère,
Nos lèvres, malgré la frontière,
N'apprendront jamais l'allemand.

Dans la classe, le lendemain
Apparut un autre visage ;
Ce maître avait un livre en main
Ecrit dans un autre langage.
Quand il eut fini de parler,
Il se fit un sombre silence,
Car sa voix venait d'exiler
De ces bancs la voix de la France.

Alors un enfant se levant,
Lui dit : La France est notre mère,
Vos soldats ont tué mon père,
Je n'apprendrai pas l'allemand !



La Lettre de l'Enfant



N s'était battu le matin,
Et jusqu'au soir les balles, dans la plaine,
Avaient sifflé cet horrible refrain

De la chanson des morts. A peine
Si la lune glissait quelques pâles rayons
Dans l'ombre où se mouvait la lueur indécise
Des torches fouillant les sillons.

Partout du sang, la terre semblait grise,
Tant elle en avait bu, dans ce jour de combat.
Les plaintes des blessés qui râlaient dans la brise
Disaient seules qu'au loin mourait un soldat.

Lorsqu'au milieu des morts un jeune capitaine,
 Dont le sang rougissait les seigles couleur d'or,
 Apparut couché là... Sa mine encore hautaine
 Cherchait les Allemands, les défiant encor !
 Il avait dû tomber criant : « Vive la France ! »
 Car ses yeux étaient pleins d'amour et d'espérance.
 Se découvrant alors, un soldat, de sa main,
 A genoux devant lui, défit de sa tunique
 La croix d'honneur, disant : « Ainsi, pour toi, demain,
 Sauront mourir tes fils, ô sainte République ! »
 Puis, cherchant s'il avait un autre souvenir :
 A l'endroit où le cœur avait cessé de battre,
 Il prit à ce héros qui venait de mourir
 Une lettre d'enfant qu'au moment de combattre
 Il avait mise là ; dans les plaintes du vent
 Le soldat lut alors, d'une voix douce et lente,
 A tous ses compagnons cette page touchante...
 Voici ce que disait la lettre de l'enfant :

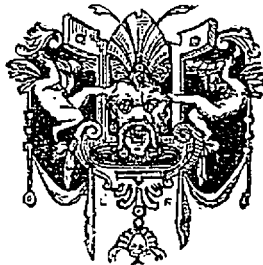
« Père adoré, c'est pour ta fête
 Que je t'écris ce petit mot ;
 Je t'embrasse et puis je souhaite
 De te revoir bientôt, bientôt.
 Hier soir ta place était vide,
 Mère pleura sur ce bouquet
 Où je cueille une fleur humide...
 N'en parle pas, c'est un secret.

« Oui, je t'écris sans le lui dire ;
 Le ballon qui te portera

Trop de baisers pour les écrire
Vers toi, j'espère, s'en ira.
Car le bon Dieu, cher petit père,
Doit protéger des ennemis
Baisers d'enfant, larmes de mère
Que cette feuille a dans ses plis.

« Comme j'allais fermer ma lettre,
Mère, pleurant sur mes cheveux,
Me dit : « Jeanne, je veux y mettre
Un mot aussi. » Ses deux grands yeux
Étaient tout pleins de grosses larmes ;
En lisant tu les trouveras.
Que Dieu favorise nos armes
Et te ramène dans nos bras ! »

Le soldat s'arrêta sur la ligne où la mère
Disait avec l'enfant : « Noust'embrassons, mon père !
Car le plomb allemand
Trouait à cet endroit la lettre de l'enfant.





Une Tombe dans les Blés



Un jour de grand soleil, courant dans les épis,
Deux fauvettes causaient auprès d'une croix
L'une disait : Vois-tu, c'est là pour leur pays [noire]
Que dix braves sont morts, j'en veux conter l'histoire.
J'étais bien jeune alors, à l'ombre des buissons
Qui bordent le chemin, sous l'aile d'une mère
Je regardais passer ces hommes, ces canons,
Dont les clairons sonnaient l'hymne de la frontière.

Dans un jour de revers, heureux celui qui tombe
Et pour toujours s'endort couché dans un sillon.
Lorsque tu voleras autour de cette tombe,
Fauvette, chante-lui ta plus douce chanson.

De tonnerre et d'éclairs tout l'horizon s'emplit,
Tout trembla sous le ciel, les oiseaux par volée,
Loin de la poudre allaient chercher un autre nid.
Ma mère et moi restions seules sous la feuillée,
Lorsque pâle et souillé, superbe en reculant,
Apparut devant nous, se soutenant à peine,
Un groupe de héros. Ils dorment maintenant
Dans ces blés où longtemps lutta leur capitaine.

Dans un jour de revers, heureux celui qui tombe
Et pour toujours s'endort couché dans un sillon.
Lorsque tu voleras autour de cette tombe,
Fauvette, chante-lui ta plus douce chanson.

Tous ils étaient blessés, leur sang jeune et vermeil
Rougissait les épis; eux la mine hautaine,
Ils tombaient un à un dans un lit de soleil,
Sous le plomb qui frappait sur cette gerbe humaine.
Quand il ne resta plus qu'un seul de ces vaillants,
Il ouvrit sa blessure et d'un geste farouche,
Pour arracher sa poudre aux soldats allemands,
Il noya dans son sang sa dernière cartouche.

Dans un jour de revers, heureux celui qui tombe
Et pour toujours s'endort couché dans un sillon.
Lorsque tu voleras autour de cette tombe,
Fauvette, chante-lui ta plus douce chanson.

C'est là qu'ils sont couchés sous ce tertre désert,
Où nul ne vient prier pour ces martyrs superbes;

Mais quand avril renaît, parmi le gazon vert
Il jette sa couronne en radieuses gerbes.
La blanche marguerite et les coquelicots
Viennent dans les bleuets chaque printemps éclore,
Et mêlant leurs couleurs au-dessus des héros,
Font pousser sur leur tombe un linceul tricolore.

Dans un jour de revers, heureux celui qui tombe,
Et pour toujours s'endort couché dans un sillon.
Lorsque tu voleras autour de cette tombe,
Fauvette, chante-lui ta plus douce chanson.





Le Rossignol et l'Allemand



Au bord d'un champ de la frontière,
Une sentinelle à pas lents
Sous le ciel gris, d'une voix claire,
Chante l'hymne des Allemands.
Un rossignol, dans la verdure,
Sans se soucier du soldat,
Comme un écho de la nature
Répond à ce chant de combat :

— Chante, Prussien, ton air plein d'insolence,
Moi j'ai l'espoir de revoir sous les nids
Passer bientôt les filles du pays
Aux bras vainqueurs des soldats de la France.

Pendant que l'oiselet roucoule,
L'Allemand dit : Nos bataillons
Ainsi qu'un noir torrent qui roule,
France, reverront tes sillons.
Nous irons fouler dans tes plaines
Les blonds épis aux gerbes d'or,
Sous nos lourdes bottes germaines...
Mais l'oiseau lui répond encor :

— Chante, Prussien, ton air plein d'insolence,
Moi j'ai l'espoir de revoir sous les nids
Passer bientôt les filles du pays
Aux bras vainqueurs des soldats de la France.

Bismarck a dit : Fils d'Allemagne,
Il reste à prendre à nos enfants
Et la Bourgogne et la Champagne,
A nous vins rouges et vins blancs.
Assez de bière de Bavière,
De Dunkerque jusqu'à Dijon
Il nous faut rougir notre verre.
Mais l'oiseau toujours lui répond :

— Chante, Prussien, ton air plein d'insolence,
Moi j'ai l'espoir de revoir sous les nids
Passer bientôt les filles du pays
Aux bras vainqueurs des soldats de la France.

Chante, chante, fils d'Allemagne,
Que l'orgueil te fasse oublier.
Quand tes frères sont en campagne,
La misère est à ton foyer.
Les corbeaux qui suivent leur trace,
Repasseront bientôt le Rhin,
Et la France, aux fils de l'Alsace,
Dira son immortel refrain :

— Chante, Prussien, ton air plein d'insolence,
Moi j'ai l'espoir de revoir sous les nids
Passer bientôt les filles du pays
Aux bras vainqueurs des soldats de la France.

